

VII. Robet et Denise tombent à l'eau

J'ai toujours admiré les gens qui rataient leur avion d'une façon décontractée. Une manière de dire : le plan A, c'est foutu ! Passons au plan B ! Ils te me font ça avec une telle nonchalance, qu'on est certain qu'ils ont un plan C sous le coude. Voire un plan Q.

Moi, même si j'ai un plan B, je suis aussi stressé que si je n'en avais pas car je sais que si le plan A foire, c'est mon plan B qui deviendra mon plan A. En conséquence, je n'aurai plus de plan B, ce qui me rend nerveux.

En fait, si c'était vraiment eux qui payaient leur billet d'avion, ils seraient à l'heure comme vous et moi. Une façon de me demander si le plan B, ce n'est pas tout simplement le gars qui est chargé de les tirer de la merde. Inutile de me regarder, ce n'est pas moi.

Les Martin n'avaient pas de plan B, c'est ce qui avait rendu l'opération « tour-de-passe-moi-ton-pass » si périlleuse. Fleur-de-Courge avait joué finement en rassurant Denise Martin de telle façon que celle-ci fut persuadée qu'elle avait un plan B : le temps.

Mais leur sereine inconscience, déterminée par leur suffisance, le champagne, la fatigue et la chaleur, avait fait fondre comme neige au soleil, le temps qu'ils pensaient avoir en réserve.

Ceux qui ratent leur avion en s'en foutant un peu, sont les mêmes qui arrivent au rendez-vous avec un siècle de retard alors même que vous étiez pile à l'heure. Ils sont persuadés que, vue leur importance, vous allez les attendre. Inutile de sanctionner leur retard en les plantant là : ils resteront persuadés que vous n'êtes qu'un mec approximatif sur lequel on ne peut pas

compter. Il y a les gens qu'on attend et les gens qui attendent. Les mâles alpha et les gros bêtas.

Robert Martin dû se rendre à l'évidence après qu'il eut pissé dans son froc : il n'était pas un mâle alpha. Vous allez me demander : qu'aurait fait un mâle alpha dans la situation de Robert Martin ? Eh bien je réponds : en premier lieu, il n'aurait pas pissé dans son froc. En deuxième lieu, le bateau ne serait pas parti sans lui et l'aurait attendu.

Maintenant, ce qui tenaillait Robert Martin, alors qu'il ne restait que le problème de leur rapatriement à régler, ce qui le tenaillait, c'était la honte de s'être fait mener en bateau si facilement avec sa propre collaboration. Mais aussi la haine. Une haine qui commençait à monter et qui remplaçait la panique qui s'était emparée de lui tandis qu'il avait vu s'éloigner le « Belétron ». Les types qui lui avaient piqué leurs pass étaient sur le navire, dans leur cabine à eux. Ils allaient se goberger à ses frais, mettre ses slips, danser, glander sur le pont pendant qu'il se triturerait les méninges pour trouver le moyen de s'en sortir, lui et Denise.

Il allait rattraper ce foutu bateau, il ne savait pas encore comment et c'est à cela qu'il allait gamberger à partir de maintenant.

Ils passèrent la nuit sur le perron du Palais du Gouverneur, trop blessés pour n'échanger aucune parole. Et de toute façon, où aller ? S'engager sur la route dans la nuit noire eut été une folie. Descendre à tâtons les huit kilomètres de route avec ces sandales de clown pour passer la nuit sur le port ? Autant rester sur la pierre du perron même si elle refroidissait rapidement et faisait mal aux fesses.

Bientôt, ils ne furent plus baignés que de la lumière froide des étoiles tombant de la coupole d'un ciel tropical qui leur

paraissait hostile, tellement il leur était étranger, même s'ils n'avaient aucune connaissance en astronomie.

Le parc de la Résidence du Gouverneur s'éveillait. Ils imaginaient toutes les bestioles qui s'en donnaient à cœur joie dans la pourriture de l'humus tropical. Les vers, les mille-pattes, les cloportes, sans parler des chauves-souris, des serpents, tout ce grouillement de pattes chitineuses, de carapaces, d'écailles, de crochets venimeux, toute cette saloperie de vie s'était lancée sans merci dans sa guerre nocturne. La nature, cette salope, avait repris ses droits.

Les Martin ne faisaient pas le poids, ils n'étaient pas armés devant ces prédateurs de blaireaux. C'est cette salope, la nature, qui régnait désormais. Leur eût-on dit qu'on pouvait grelotter dans une île tropicale, ils eussent ricané de cette galéjade. Les Martin, transis de peur, ou de froid, se serraient l'un contre l'autre sans mot dire. Sans maudire. Ils passèrent une nuit atroce.

Le lendemain matin, ce fut deux somnambules abrutis de fatigue qu'un triporteur chargé de cocos et d'ignames descendit au port.

Il les laissa sur une place déserte où la veille encore, une foule de croisiéristes se pressaient. Le port s'était vidé de toutes les embarcations qui l'encombraient la veille, emportant les tenanciers des échoppes éphémères qui avaient disparu avec le départ du « Belétron ».

Les Martin avaient faim, c'était nouveau pour eux. Et pas une fente pour y glisser leur carte bancaire. Partant de la place qui ouvrait sur le port et le sud, ils avancèrent dans la rue qui se dirigeait vers l'Est, en suivant la mer. C'était ce qui ressemblait le plus à une rue marchande. Mais toutes les boutiques qui, hier, envahissaient la chaussée de leurs étals, avaient baissé le rideau.

De loin, ils virent la pancarte délabrée d'une marque de voiture japonaise : « Daihat... ». Ils s'avancèrent vers ce qui semblait être, ou avoir été, un atelier de mécanique automobile.

La large porte était ouverte. Les Martin s'avancèrent dans le hangar au sol de terre battue, éclairé par la lumière du jour qui venait de la rue.

Leurs yeux s'adaptant à la pénombre, ils distinguèrent ce qui devait être une voiture bâchée dans le fond du hangar.

– Hou, hou... Y'a qu'en' qu'un ? - cria Robert

Denise s'était approchée de la bâche et en avait soulevé un coin.

– Robert... - cria-t-elle à mi-voix - C'est la Rolls !

Robert se précipita et l'aida à débâcher complètement la voiture.

– Nom de dieu ! - jura Robert.

Une porte grinça et une lumière d'un jaune pisseux éclaira le hangar. Un vieux type entra :

– Bonjour Monsieur-Dame, je peux vous être utile ?

– Bonjour ! - dit Robert sèchement - C'est votre voiture ?

– Oui, c'est la mienne. Je l'ai rachetée au Gouverneur de sa Majesté le roi George VI, lorsqu'il a quitté l'île, en mille-neuf-cent-quarante-sept !

– Il n'y en a pas une autre sur l'île ?

– Non ! À moins qu'il n'y ait eu un autre Gouverneur !

– Cette voiture est sortie du garage récemment ?

– Puis-je vous me demander à quel titre vous me posez ces questions ?

– Au titre d'escroqués par les margoulines qui ont utilisé cette voiture !

– Ah, c'est donc vous, les blaireaux !

– Je vous demande pardon ?

– Ma voisine, la marchande de vêtements, a servi d’intermédiaire pour me louer cette voiture le temps d’une journée à des gens qui voulaient faire une surprise à des amis à eux. La marchande m’a dit qu’ils les appelaient entre eux : « les blaireaux ». C’est pourquoi j’ai dit : « c’est donc vous, les blaireaux ! ». Au fait, c’est bien vous ?

Les Martin restèrent silencieux, avalant l’information en essayant de ne pas s’étangler.

– Quel est le moyen le plus rapide pour quitter l’île !

– Le prochain bateau de croisière qui viendra faire des selfies devant le camp du HCR...

– C’est quand ?

– Pas avant trois mois, maintenant...

– Et les commerçants qui étaient là hier, ils sont où maintenant ?

– Ce sont des commerçants Thaï, ils sont repartis en Thaïlande.

Il n’y a plus guère qu’une centaine de personnes qui vivent ici à l’année. C’est comme ça depuis qu’ils ont établi le camp du HCR. Ça fait fuir les touristes. Voyez, mon fils a dû fermer son garage. Il louait des voitures aux touristes. Il y a juste les bateaux de croisières qui viennent encore parce qu’ils sont exemptés de taxes portuaires. C’est un accord avec le gouvernement qui est à deux-mille-cinq-cents kilomètres d’ici ! Les marchands Thaï s’en foutent d’escroquer les gens, ils ne vivent pas ici. Ils viennent, ils essorent les touristes et ils repartent.

– Alors... Qu’est-ce qu’on peut faire ? - demanda Denise d’une petite voix qui toucha un tout petit peu le vieil homme.

– Allez voir au camp du HCR... Ils pourront peut-être faire quelque chose pour vous...

Les Martin se regardèrent. Y avait-il autre chose à faire ?

– ...C’est loin ? - demanda Robert,

– ...Une demi-douzaine de kilomètres...

– Ah... Quand même... Il nous faut combien, pour y aller à pied : deux heures ? Quoiqu’avec nos sandales, la chaleur... Disons, quatre ou cinq heures ? Disons... La journée ?

Le vieil homme jeta un coup d’œil vers leurs chaussures, de côté, sans avoir l’air d’y toucher. Les Martin le regardèrent en silence, immobiles.

– ...C’est quand même votre voiture qui nous a mis dans la merde !

– Je vous dépose devant, mais je ne reste pas !

– D’accord, on fait comme ça ! Au fait, moi, c’est Robert !

– Moi, c’est Boodha Aadamee

Le second trajet que les Martin firent en Rolls-Royce fut moins glamour que le précédent. Boodha Aadamee avait revêtu sa tenue de chauffeur de maître et avait exigé qu’ils occupassent la banquette arrière.

Comme ils allaient sortir de l’agglomération, Boodha Aadamee s’arrêta devant un bordel de grues et de treuils qui devait être un chantier naval abandonné.

– Je dois surveiller mes ouvriers, ils travaillent sur mon dernier bateau !

– Vous avez un bateau ? - demanda Robert

– Oh, une épave que j’ai rachetée aux garde-côtes ! Vous voulez le voir ?

– Et comment !

Ils s’avancèrent dans l’intérieur du chantier pour arriver à ce qui pouvait le plus ressembler à une cale sèche : un bateau de pêche de vingt-cinq mètres avait été treuillé sur une rampe et des ouvriers s’activaient nonchalamment à racler sa coque. Le vieux n’avait pas tort, c’était quasiment une épave.

Robert en fit le tour. Si, l’espace d’une minute, il avait espéré se tirer d’ici par la mer, ce n’était pas avec ce sabot qu’ils y parviendraient.

Ils retournèrent à la voiture tandis que le vieil homme motivait ses ouvriers assoiffés en les abreuvant d'injures.

– ...Rien qu'une épave ! - constata amèrement Robert.

– ...Mais il a un joli nom... « Jellyfish Beda » ! Ça sonne bien !

– ...Arrête de rêver...

À mesure que la voiture, quittant la proximité du rivage, s'enfonçait dans l'île, vers le camp du HCR installé à l'abri des regards, les Martin eurent le sentiment que faire le chemin inverse serait plus difficile que ce qu'ils avaient déjà enduré. Mais que faire d'autre ? Rester sur la plage ne leur apporterait aucune solution. Vite, un plan B !

– ...Si le HCR ne veut pas nous exfiltrer ? On va pas rester là-dedans jusqu'à la Saint Glinglin ! - demanda Robert.

– Si vous avez des passeports en règle, vous pourrez toujours sortir. Vous pourrez aller à la plage dans le triporteur du livreur d'ignames ! Il vient quasiment tous les jours ! Mais à part à la nage, je ne vois pas comment vous pourrez quitter l'île !

C'est donc d'une Rolls-Royce, conduite par un chauffeur en livrée, que les Martin débarquèrent devant les portes du camp de déplacés pour demander de l'aide. Les policiers indiens, qui gardaient l'entrée du camp, les virent arriver les yeux ronds. D'habitude, les déplacés arrivaient dans un vieux car délabré branlant des ailes et surchargé jusque sur le toit. À l'indienne, quoi.

Les représentants du HCR les accueillirent comme des chiens dans un jeu de quille. De toute évidence, ils n'étaient pas contents de les voir.

– Vous voulez quoi ? Faire des selfies avec la misère ? Vous avez frappé à la bonne porte !

– ...Ah, tu vois - dit Denise - on a bien fait de venir !

– Non, madame, c'était du sarcasme ! Vous me pardonnerez mais on n'a pas souvent l'occasion de se marrer, ici. Alors, voir les clowns de cirque débarquer, ça fait chaud au cœur !

– ...Mais on peut aider ! - plaïda Robert.

– Vous voulez aider à quoi ? Vous savez à quoi il sert le HCR ? Nous passons notre temps à faire le tampon entre les militaires et les bénévoles de MSF ! Nous faisons les gros yeux aux gardiens quand ils se comportent comme des voyous en leur disant qu'on va le dire à l'ONU et que l'ONU va le dire à leur gouvernement et que leur gouvernement va leur donner une tape sur la main... dans dix-huit mois ! Ça les terrifie ! Vous savez où vous êtes : dans un camp de déplacés. Et ça m'attriste de devoir vous le dire : ici, vous êtes déplacés ! Vous avez vu tous ces bénévoles de MSF qui viennent aider, comme vous dites ? Vous savez ce qu'ils ont quitté et pourquoi ils sont là ? C'est parce qu'ils ne pouvaient plus dormir sur leurs deux oreilles dans le pays où ils vivaient confortablement ! Mais vous, vous avez quitté quoi ? Rien ! C'est le confort qui vous a laissé en rade ! Si vous avez les moyens de vous déguiser, vous devez en avoir pour vivre. Alors, dites-moi sincèrement : pourquoi voulez-vous aider ? Vous êtes médecins ? Infirmiers ? Non ! Vous êtes des blaireaux laissés pour compte ! Moi, je vais vous dire pourquoi vous voulez aider : pour avoir accès à notre cantine et à nos douches de fonctionnaires internationaux. Vous êtes dans la merde et ici il n'y a que deux groupes : ceux qui sont dans la merde mais qui ont connu pire et ceux qui y sont mais qui ont connu mieux ! Alors, puisque vous êtes dans la merde, vous allez vous trouver une place sous ces tentes et vous inscrire sur le rôle pour nettoyer les latrines. Si ça ne vous plait pas, c'est que vous n'êtes pas encore dans une merde assez profonde. Vous reviendrez quand vous y serez ! Et inutile de compter sur les

hélicos pour vous rapatrier : ils sont réservés au roulement des bénévoles qui n'en peuvent plus.

– Et les urgences ?

– Elles se règlent ici. Dans le dispensaire de MSF. Et elles se concluent souvent par la mort. Bienvenue dans le monde réel !

Et paf !

Les Martin n'avaient pas le choix : ils allèrent nettoyer les latrines pour gagner deux places sous la même tente. Après, seulement, ils eurent le droit de faire la queue pour remplir leur écuelle car ils crevaient la dalle. Puis ils firent la queue pour une douche car ça commençait à les gratter. Au fond, ce n'était pas si terrible !

Grand-Père Pitamaha les repéra tout de suite. Il faut reconnaître qu'ils ne passaient pas inaperçus. Avec son sherwani doré, son pyjama rouge et Denise, son sari d'opérette, ils firent, pendant deux jours, la joie des enfants qui les suivaient à la queue leu-leu en riant aux éclats dès qu'ils quittaient leur tente. Sale petit con ! tu vas voir un peu si j't'attrape ! Pendant quelques jours il craignit de croiser les Martin dans les allées du camp, de peur qu'ils le reconnussent.

Ces derniers apprirent à vivre dans le camp et ils en prirent plein la gueule : ils découvrirent qu'ils y avaient des méchants partout, même chez les plus misérables. Il ne fallut pas longtemps pour qu'ils découvrirent le système judiciaire qui prévalait dans le camp : le lynchage !

Ils ne furent pas longs non plus à comprendre que d'informer les gardiens des exactions qui se déroulaient sous leur nez, afin qu'ils intervinssent ne servait à rien : on les regarda en rigolant pour conclure, devant leur insistance « qu'est-ce que vous en avez à foutre, qu'ils se démerdent entre eux... ».

Plus grave encore : pendant quelque temps, du côté des déplacés on les regarda par en-dessous, comme on regarde les balances, et on leur prêta des accointances avec les gardiens.

Ils comprirent aussi qu'être seuls dans leur genre n'était pas à leur avantage pour faire la queue, que ce soit pour s'alimenter ou se laver. Robert devait toujours affronter des groupes qui les reléguèrent derrière eux en dépit de leurs protestations.

Si le premier jour ils n'avaient pas eu de problèmes, cela tenait au fait qu'on ne savait pas qui ils étaient et que l'on se demandait ce que pouvait cacher une apparence si évidemment grotesque. Puis les choses reprirent leur cours normal quand on comprit qu'ils n'étaient que des blaireaux. La vie devint plus difficile.

Il y avait quatre jours qu'ils étaient là et peut-être n'auraient-ils pas pu tenir un jour de plus si une idée n'avait germé dans la tête de Grand-Père Pitamaha qui les observait en douce depuis le début. Il allait intégrer les Martin à leur groupe du « Jellyfish Beda ».

Il ne savait pas encore ce qu'ils pourraient lui apporter mais s'il y avait des gens motivés pour fuir cet endroit, c'étaient les Martin. Tous les autres étaient plus ou moins habitués au mépris, à la misère et aux coups de pieds au cul. Même son groupe du « Jellyfish Beda » s'était résigné. Il allait se réveiller tout ça et avec un peu de chance il pourrait rattraper Nyan-Nyan et Fleur-de-Courge.

Quand il fut certain que les Martin ne pouvaient reconnaître en lui le Chef de la Sécurité de Monsieur le Gouverneur, il les aborda un jour qu'ils se faisaient expulsés une fois de plus de la queue de la cantine. Les Martin repartaient la queue basse vers la fin de la file, lorsque Grand-Père Pitamaha saisit Robert par le bras et lui fit réintégrer la colonne devant lui avec Denise.

– Maintenant vous ferez la queue avec nous, ça sera plus facile !

Les Martin le regardèrent sans y croire : un être humain, dans ce cloaque ! Ils n'étaient plus seul, un groupe était autour d'eux et les protégeait. Robert aurait mêlé ses larmes de reconnaissance à celles de Denise s'il ne s'était pas retenu. C'en était fini de la dépression, de la queue entre les jambes et des prières obséqueuses. Il avait bouffé du lion.

Grand-Père Pitamaha profita des nouvelles dispositions des Martin pour les lancer sur l'idée de foutre le camp du camp. Robert sauta de joie et commença à gamberger pour échafauder un projet qui tînt la route.

Alors, l'idée lui vint de lancer un crowdfunding pour racheter le bateau du vieil homme à la Rolls, faire le plein et vogue la galère !

– Ça va prendre la vie des rats... - soupira Denise.

Ce en quoi elle se trompait car Grand-Père Pitamaha, qui avait acquis une certaine autorité dans le camp et en qui tous avaient confiance, réussit à rallier plus de candidats qu'il n'en fallait pour lancer le projet.

Dès lors, tout alla très vite. Un matin, Robert, laissant Denise aux bons soins de Grand-Père Pitamaha, on croit rêver, repartit vers le port dans le triporteur du livreur d'ignames. Il se rendit directement au garage « Daihat... » où il rencontra Boodha Aadamee, le propriétaire de la Rolls.

– Boodha, votre bateau est prêt à prendre la mer ?

– Quasiment !

– Alors, je vous le rachète ! Quel est votre prix ?

– Il n'est pas à vendre !

– À quoi il va vous servir ? Vous voulez aller à la pêche ? C'est quasiment une épave ! La seule chose qui tienne la rouille, c'est la peinture !

– Non, je ne compte pas aller à la pêche. Il est peut-être rouillé mais le moteur a été refait à neuf... Par quelqu'un qui connaît son affaire, d'après moi ! Bref, j'ai l'intention de foutre le camp d'ici ! Vous commencez à savoir ce que cela signifie, de vivre ici ? Vous pensez que c'est plus facile pour moi ? Tous mes amis ont émigré ! Cependant...

– ... Cependant ?

– ... Je veux bien vous le louer ! J'ai bien loué ma Rolls !

– D'accord mais la Rolls, elle est revenue au bercail ! Le bateau, je ne pourrai pas vous le rapporter !

– Je vous le loue avec son capitaine... Vous resteriez confiné sur cette île, vous ? Je préfère partir, même si je ne sais pas où !

– ... bon ! Combien ?

– Vous payez le fuel et la bouffe, moi je fournis le bateau et je paye l'équipage !

– ... l'équipage ?

– Moi !

– Dites-moi où je peux acheter du fuel !

– Là où vous pouvez acheter les garde-côtes ! Chez les garde-côtes !

– Quel est leur prix ?

– Ce que vous pouvez payer leur suffira ! Pour eux, c'est rien que du bénéfice puisqu'ils vous vendent le fuel du gouvernement indien. Vous serez combien ?

– Environ deux cents !

– C'est pas énorme ! en général, ils prennent vingt-milles roupies par passager !

– Vendu ! Où est-ce qu'on fait le plein ?

– Donnez-moi le pognon et ils viendront avec leur bateau-citerne !

– Je vous le donne mais je reste ici ! On ne m’aura pas deux fois !
Je vais donner un mot au livreur pour faire venir les passagers
ici ! À ce propos, ils vont les laisser sortir du camp ?
– Aucun problème ! Ça fait partir du marché ! C’est comme ça
qu’ils arrondissent leurs de fins de mois ! Je peux même leur
faire faire le trajet en car !

Deux jours plus tard, le « Jellyfish Beda » reprenait la mer
plein sud, à la poursuite du « Belétron », Boodha à la barre et
Robert Martin à la proue, scrutant l’horizon. À cinq nœuds à
l’heure ils n’avaient raisonnablement aucune chance de le
rattraper. Mais faut-il toujours parler de raison ?